

samedi au dimanche 2 juin 1793. Le canon d'alarme gronda, et toute la population de Paris fut en armes dès la pointe du jour. Près de quatre-vingt mille hommes menaçaient et investissaient la Convention; quelques bataillons de canonniers rangés autour du palais des Tuileries avaient cent soixante-trois bouches à feu, des caissons, des grils à rougir les boulets, des mèches allumées; ils étaient prêts à exécuter tout ce que les agitateurs voudraient leur prescrire et à se livrer contre l'assemblée aux derniers excès.

Presque tous les députés se trouvaient à la séance; mais ceux qu'on voulait proscrire ne se présentèrent pas, à l'exception de Lanjuinais et de trois autres qui vinrent avec lui.

La séance s'ouvre, et Lanjuinais, résolu aux derniers efforts pour faire respecter l'autorité et les lois, Lanjuinais, que ni les clameurs, ni les menaces, ni l'imminence du péril ne peuvent intimider, est le premier à demander la parole. A sa demande, les murmures les plus violents retentissent: « Je veux, dit-il, vous occuper des moyens d'arrêter les nouveaux mouvements qui vous menacent! — A bas! à bas! s'écrie-t-on, il veut amener la guerre civile. — Tant qu'il me sera permis, reprend Lanjuinais, de faire entendre ici ma voix, je ne souffrirai point que l'insurrection nous dicte ses volontés. »

Des cris épouvantables interrompent à chaque instant l'orateur; enfin la colère qu'il inspire devient telle, que plusieurs représentants du parti adverse se lèvent de leurs bancs, courent à la tribune et veulent l'en arracher; Lanjuinais résiste et s'y attache de toutes ses forces. Le désordre est à son comble; le président parvient enfin à faire entendre sa voix: « La scène qui vient d'avoir lieu, dit-il, est des plus affligeantes; la liberté périra si vous continuez à vous conduire ainsi. »

Un peu de calme se rétablit, et Lanjuinais, toujours intrépide, continue d'exhorter l'assemblée à se montrer ferme contre les agitateurs. Cependant le bruit au dehors redoublait et l'on entendait crier aux armes. Le comité que la Convention avait chargé de préparer un rapport et une

proposition sur les événements entre dans la salle, et, en son nom, l'un des membres monte à la tribune: « Le comité, dit-il, n'a eu le temps d'éclaircir aucun fait; mais, vu ce qui se passe, il croit que la suspension ou la démission volontaire des députés désignés produirait le plus heureux effet et sauverait la république d'une crise funeste. »

A peine a-t-il achevé de parler, que les trois députés qui étaient venus avec Lanjuinais offrent leur démission. Lanjuinais, qui ne pensait pas qu'il fallût céder, se présente à la tribune et dit: « Je crois que, jusqu'à ce moment, j'ai montré assez d'énergie pour que vous n'attendiez de moi ni suspension ni démission... » A ces mots des cris éclatent dans l'assemblée; on l'injurie, on le menace; il promène un regard assuré sur ceux qui l'interrompent: « Le sacrificeur, s'écrie-t-il, qui traînait jadis une victime à l'autel la couvrait de fleurs et ne l'insultait pas... On veut le sacrifice de nos pouvoirs; mais les sacrifices doivent être libres, et nous ne le sommes pas! On ne peut ni sortir d'ici ni se mettre aux fenêtres; les canons sont braqués, on ne peut émettre aucun vœu, et je me tais. »

Cette terrible séance eut pour conclusion la mise hors la loi, non plus seulement de vingt-deux députés, mais de trente-deux. Les amis de Lanjuinais réussirent à le faire évader. Trois ans après, il reçut une belle récompense de son courage civique: soixante-trois départements à la fois le choisirent pour leur représentant.

Patriotisme et générosité : Fabius.

Fabius, général romain, avait fait avec Annibal¹, pour le rachat des prisonniers, un traité par lequel il était convenu qu'on rendrait homme pour homme, et que celui des deux généraux qui, après l'échange, se trouverait encore avoir des prisonniers, les rendrait tous, en recevant pour chacun une certaine somme. L'échange fait, il se trouva qu'Annibal avait encore deux cent cinquante Romains. Le sénat refusa

1. Général des Carthaginois.

d'envoyer leur rançon et reprocha même à Fabius d'avoir racheté des hommes qui, ayant les armes à la main, n'avaient pas su s'en servir et s'étaient rendus à l'ennemi. Fabius souffrit sans se plaindre ces injustes reproches; mais, ne pouvant se résoudre ni à manquer de parole ni à laisser ces citoyens dans les fers de l'ennemi, il fit vendre une partie de ses domaines et en employa l'argent à payer la rançon des captifs. Plusieurs d'entre eux lui offrirent de le rembourser dans la suite; Fabius refusa: « Tout ce que j'exige de vous, dit-il, c'est d'aimer la patrie et de la mieux servir. »

Patriotisme et désintéressement : Hippocrate¹.

La peste sévissait en Perse et menaçait la Grèce. Le roi de Perse, tremblant pour sa propre vie, fit prier le fameux médecin grec Hippocrate de venir à sa cour et lui promit de le combler de dignités et de trésors: il lui envoya en même temps des présents magnifiques. Hippocrate répondit à cette demande par un refus, et repoussa les présents: « Mes compatriotes sont en danger, dit-il, je me dois à eux. »

En effet, peu de temps après, les Athéniens, attaqués par la contagion, implorèrent son secours; il courut à Athènes et n'en sortit que lorsque, grâce à ses soins, la peste eut entièrement cessé.

Piété et patriotisme : les chanoines de Saint-Quentin.

Il y avait cinq brèches aux murailles de Saint-Quentin, et c'était le onzième assaut que les Espagnols y donnaient lorsqu'ils prirent cette ville, en 1559. Les chanoines refusèrent de profiter de la permission, que le commandant espagnol leur accordait, d'y demeurer et de jouir paisiblement de leurs canonicats: « Nous ne voulons point, lui dirent-ils, rester dans une ville où il ne nous serait plus permis de prier Dieu publiquement pour la France. » Et ils se retirèrent à Paris.

1. Le plus illustre des médecins de l'antiquité, mort 380 ans av. J. C.

Patriotisme des femmes : les dames de Beauvais.

[1472]

Le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire¹, faisant la guerre à Louis XI, roi de France, vint attaquer Beauvais. Il croyait emporter facilement cette ville et marcher ensuite sur Paris: les habitants se défendirent avec courage; mais ils étaient trop peu nombreux pour pouvoir résister longtemps. Les femmes, transportées d'une émulation magnanime, voulurent partager avec leurs pères et leurs époux les fatigues de la lutte et la gloire de sauver la ville. Sous la conduite d'une héroïne, appelée Jeanne Hachette, elles volèrent sur les remparts, à un endroit dépourvu de défenseurs: elles renversèrent les échelles, elles précipitèrent les assaillants dans les fossés; Jeanne Hachette, à leur tête, arrache un étendard des mains de l'ennemi. L'exemple des femmes redouble le courage des hommes; en vain Charles le Téméraire multiplie les assauts, en vain son artillerie foudroie jour et nuit la place, il est obligé de lever le siège, après avoir perdu une grande partie de son armée. La résistance des citoyens et des dames de Beauvais sauva Paris.

Depuis ce temps, à Beauvais, en mémoire de la conduite héroïque de Jeanne Hachette et de ses compagnes, les femmes, dans une fête annuelle commémorative de cet événement, avaient à la procession le pas sur les hommes.

Sentiments patriotiques : deux généraux français.

Un général français à qui, dans la chaleur du combat, l'on vint dire que son fils venait d'être tué, répondit: « Songeons maintenant à vaincre l'ennemi; demain je pleurerai mon fils. » Ce trait magnanime rappelle une belle parole de Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie sous Turenne. Le même coup de canon qui tua ce grand capitaine², le

1. C'était un prince très-puissant, qui possédait non-seulement la Bourgogne et la Franche-Comté, mais presque tous les Pays-Bas. Il fut tué à la bataille de Nancy, en 1477, et le duché de Bour-

gogne fut réuni à la couronne de France. La Franche-Comté n'y fut réunie que plus tard.

2. 27 juillet 1675, à Saltzbach en combattant contre les Impériaux.

sauveur, la gloire de la France, emporta le bras à Saint-Hilaire. Il avait auprès de lui son fils, âgé de onze ans. A la vue du malheur arrivé à son père, l'enfant se jeta à son cou en pleurant et en sanglotant : « Ma mort n'est rien, mon fils, lui dit-il en lui montrant Turenne étendu mort; voilà celui qu'il faut pleurer. »

Patricisme et modestie : Vauban.

Le maréchal de la Feuillade, à la tête d'une armée française, assiégeait Turin avec ardeur, mais sans succès. Le maréchal de Vauban¹, qui brûlait du désir de combattre pour la patrie, offrit à ce général de servir sous lui en qualité de volontaire; il essaya un refus. La Feuillade voulait avoir seul l'honneur de prendre la ville, qu'il ne prit pas. Louis XIV, voyant que le siège n'avancait point, en parla à Vauban, qui offrit encore d'aller conduire les travaux : « Mais, monsieur le maréchal, lui dit le roi, songez-vous que cet emploi est au-dessous de votre dignité? — Sire, répondit Vauban, ma dignité est de servir l'État; si le bâton de maréchal est un obstacle, en entrant au camp je le laisserai à la porte. »

Inimitié abjurée pour le service public : Aristide et Thémistocle.

Aristide et Thémistocle étaient ennemis et toujours opposés l'un à l'autre dans les affaires publiques. Ayant été choisis tous deux pour une ambassade importante, l'intérêt commun les réunit. Lorsqu'ils furent sortis des portes d'Athènes, Thémistocle dit à Aristide : « Laissons ici notre inimitié; nous la reprendrons, si vous voulez, à notre retour. »

Cette réconciliation, quoique sincère, ne fut que momentanée; mais l'inimitié de ces deux grands hommes fit place à une véritable amitié, lorsque, par l'invasion de Xercès, le salut de la patrie fut en péril. Aristide, rappelé de l'exil

1. Célèbre surtout par son habileté dans l'attaque et la défense des places.

Il a construit ou réparé presque toutes nos places fortes. Mort en 1707.

(c'est Thémistocle qui l'avait fait condamner), arriva pendant la nuit sur la flotte réunie pour combattre les Perses. Sans perdre un moment, il alla trouver Thémistocle : « Oublions, lui dit-il, nos dissensions; nous ne devons plus avoir qu'une seule pensée : sauvons la Grèce, vous en donnant des ordres, moi en obéissant. »

Thémistocle, touché de sa générosité, partagea le commandement avec lui. Ces deux grands citoyens agirent avec un concert parfait, et, indifférents à leur gloire personnelle, semblaient n'avoir plus qu'un même esprit et un même cœur.

Abnégation et dévouement : Épaminondas; Moreau.

Après une campagne glorieuse, Épaminondas¹, illustre général thébain, calomnié auprès du peuple, fut rayé de la liste des chefs, et envoyé comme simple soldat à la guerre de Thessalie. Ce grand homme se soumit sans murmurer à ce décret. Une bataille s'engagea : malgré la valeur et l'intrépidité dont il donnait l'exemple, les troupes, découragées, étaient au moment de succomber, lorsque tout à coup, dans un instant de crise, on entendit répéter dans tous les rangs le nom d'Épaminondas. Chacun l'invoque, l'appelle; tous jurent de vaincre ou de mourir sous ses ordres. Enfin, proclamé général par le vœu unanime, il accepte le commandement, sauve l'armée, remporte une victoire complète, et revient ensuite se placer parmi les simples soldats.

Telle fut aussi, dans une semblable occasion, la conduite du général Moreau². On l'avait disgracié; après les plus brillantes victoires, on l'avait privé de son commandement; et cependant, sacrifiant à l'intérêt de la patrie un juste mécontentement, il consentit à servir dans l'armée d'Italie, commandée par Schérer, général sans mérite et sans gloire. Schérer alla de faute en faute, de défaite en défaite³. Avec les débris de l'armée, il s'était retranché derrière l'Adda⁴,

1. Voir page 77.

2. Voir pages 188 et 313.

3. 1799.

4. Rivière d'Italie, qui se jette dans le Pô et qui est célèbre par la victoire de Flaminius sur les Gaulois.

et un soir il apprend que la ligne de l'Adda est forcée, et que les ennemis passent la rivière.

Schérer, éperdu, désespéré, supplie Moreau de prendre le commandement de l'armée. Certes, Moreau paraissait avoir le droit de refuser : on l'avait traité avec injustice et mépris ; et, maintenant que la campagne était perdue, qu'il n'y avait plus que des désastres à essuyer, et que vingt-cinq mille Français étaient pressés de toute part par quatre-vingt mille Russes, on lui donnait le commandement !...

Il sacrifia tous ses ressentiments à sa patrie, et, avec un dévouement qu'on ne saurait trop louer, il accepta une défaite en acceptant le commandement le soir même où l'Adda était forcée.

Moreau, par son habileté et son courage, parvint à sauver les débris de l'armée, et mérita ainsi une gloire nouvelle. Heureux si cet héroïque dévouement à la France ne s'était pas démenti plus tard !

Réconciliation des citoyens à l'approche de l'ennemi :
l'archevêque de Gènes.

[XIII^e siècle.]

Deux partis divisaient depuis longues années la république de Gènes¹. La supériorité passait tantôt à l'un, tantôt à l'autre, sans que le vainqueur pût jamais ni écraser ni désarmer son ennemi. Les meurtres ne cessaient d'ensanguiner la ville : la vengeance appelait la vengeance ; les haines et les fureurs étaient héréditaires. Les bons citoyens gémissaient inutilement sur un mal qui leur paraissait sans remède, et la république courait à sa ruine.

Pour comble de malheurs, Gènes, dans une situation déplorable, se vit attaquée par un ennemi étranger. Les Pisans², république alors puissante, lui déclarèrent la guerre. On s'attendait à chaque instant à voir paraître leur flotte ; mais les esprits, échauffés par les dissensions civiles, ne prenaient aucune précaution contre l'ennemi.

L'homme qui gémissait le plus de cet aveuglement et de

1. Cette ville d'Italie a été, pendant le moyen âge, une puissante république. 2. Pise est une ville de Toscane, aujourd'hui bien déchue.

ces fureurs était Ugo, archevêque de Gènes : il avait été marin et soldat, avant d'entrer dans les ordres sacrés ; il avait les vertus d'un prêtre et le cœur d'un citoyen. Un soir (c'était sur la fin de l'automne), il apprit par une voie sûre que Roland Avogado, chef de l'une des deux factions ennemies, avait réuni à un grand banquet ses principaux partisans, et que dans ce banquet une résolution affreuse avait été prise : le lendemain dès l'aurore, le parti de Roland devait courir aux armes, attaquer le parti contraire et combattre jusqu'à l'extermination de l'un ou de l'autre.

A cette nouvelle, le pieux prélat frémit d'horreur. Il résolut de tenter un effort suprême, non-seulement pour prévenir un si grand attentat, mais encore pour opérer, s'il était possible, la réconciliation des deux partis. De concert avec les plus sages citoyens et quelques-uns des principaux magistrats, il employa la soirée et les premières heures de la nuit à préparer la grande scène qu'il méditait. Voici le récit de cette scène mémorable, telle qu'une chronique de ce temps nous l'a transmise :

A minuit un quart, au milieu du plus profond silence et d'épaisses ténèbres à travers lesquelles ne scintillait aucune étoile, la grande cloche de la cathédrale sonne l'alarme, toutes les cloches des autres églises s'ébranlent à la fois. A ce bruit inattendu, la ville entière s'éveille : les femmes paraissent aux balcons et s'interrogent mutuellement avec anxiété ; les hommes saisissent à la hâte les armes qui se trouvent sous leur main, et se précipitent dans les rues. On court, on s'informe ; sont-ce les Pisans qui menacent la ville ? Roland, ses amis, ses ennemis, ont-ils devancé l'heure convenue et commencé le massacre ? « A la grande place ! à la grande place ! » crient quelques voix. Ce cri est bientôt celui de tout le peuple. Au milieu de l'épaisse nuit, par toutes les avenues, la foule se précipite par torrents vers la grande place : et cependant les cloches ne cessaient pas leur lugubre appel.

On arrive. Devant le portail de la cathédrale, trente ecclésiastiques, en aube et en surplis, étaient rangés sur une seule ligne, tenant des torches à la main. La flamme rouge

des torches, que le vent faisait vaciller, colorait de reflets changeants le portail et les colonnades, pénétrait dans l'intérieur du temple, dont les portes ouvertes laissaient apercevoir le grand autel étincelant dans le lointain, et éclairait fortement la tête blanchie du vénérable Ugo, ainsi que les traits d'une assemblée imposante réunie à ses côtés : c'étaient les chefs de la cité, les premiers et les plus sages citoyens. Devant eux, dans une châsse d'argent, les reliques de saint Jean-Baptiste, et l'Évangile ouvert sur la chaire.

A cette vue, tous les citoyens sont saisis d'étonnement et de respect. On attend avec impatience ce qui va se passer : le silence le plus profond règne de toutes parts et permet à tous les citoyens d'entendre distinctement l'appel que leur fait le vénérable archevêque.

« Mes frères, dit-il, prions ; » et sa voix, secondée par celle de tout son clergé, entonne le *Veni Creator*. Tous les fronts sont découverts, toutes les âmes s'unissent à la sienne dans la prière ; il semble que l'esprit de Dieu invoqué descend sur cette foule muette et prosternée. Roland lui-même, qui se trouvait non loin de l'archevêque, se sent profondément ému.

La prière est terminée. Ugo, qui s'était agenouillé pendant tout le temps qu'avait duré l'invocation au Saint-Esprit, se relève. Il s'adresse au peuple :

« Mes frères, écoutez-moi. Dieu ne veut pas que des frères répandent le sang de leurs frères, et par ma bouche il vous ordonne d'abjurer des projets impies. Malheur à qui mépriserait l'ordre de Dieu !... Mes frères, moi aussi j'ai été soldat, et à ce titre je vous dis : Honte au lâche qui, au lieu de marcher contre l'ennemi de la patrie, irait immoler ceux qui, avec lui, peuvent la défendre !... Au nom de Dieu, et sous peine de sa malédiction, je vous somme de renoncer à vos haines parricides, de vous promettre les uns aux autres l'oubli, le pardon et la paix, et d'en faire serment sur l'Évangile. »

A ces mots, un murmure favorable s'élève, l'assentiment général éclate. Ugo, d'un signe de la main, réclame le silence.

« Roland, dit-il, Roland Avogado, c'est à toi de donner l'exemple : viens, l'Évangile est prêt, et Dieu va recevoir ton serment. »

Mais Roland ne répondait pas. Irrité, implacable, il détournait les yeux de cette scène imposante, et les tenait opiniâtement attachés sur la terre.

« O Roland ! Roland ! s'écriait la foule, sois le sauveur de ton pays ; prête le serment. » On lui offre la croix à baiser ; les acclamations de la foule redoublent ; il reste immobile.

Il s'avance enfin, mais toujours inflexible : des larmes roulent dans ses yeux, larmes non d'attendrissement, mais de rage. D'une voix forte il s'écrie : « Non ! »

Le pieux archevêque redouble ses instances ; les parents, les amis de Roland l'entourent et le pressent ; il s'attendrit enfin ; il cède.

Il s'approche de la châsse d'argent ; il met la main sur l'Évangile, il jure l'oubli et la paix.

Mille applaudissements éclatent. On amène les chefs du parti contraire ; ils prêtent le même serment.

Tous ces vieux ennemis s'embrassent : ces haines qui semblaient implacables sont éteintes pour jamais. Tous les Génois n'ont plus qu'un même cœur, qu'une même pensée, et cette heureuse nuit voit finir les inimitiés cruelles qui allaient causer la ruine de la patrie.

Fidélité à la patrie ingrate : Phocion.

Injustement condamné par ses ingrats concitoyens, Phocion, l'un des plus célèbres personnages de la Grèce, était près de ses derniers moments, lorsqu'on lui demanda s'il ne voulait rien faire dire à son fils. « Recommandez-lui de ma part, dit-il, de servir la patrie avec autant de zèle et de fidélité que moi, et surtout d'oublier qu'une mort injuste fut le prix dont elle paya mes services. »

Léonidas aux Thermopyles.

[480 av. J. C.]

Xercès, roi de Perse, à la tête d'une armée innombrable, marchait contre la Grèce. Les diverses républiques de ce

pays se préparaient à se défendre, et, en attendant que leurs forces pussent se réunir, il fut résolu qu'on enverrait des troupes garder le défilé des Thermopyles, par où l'ennemi devait passer. Ce défilé, entre la mer et de hautes montagnes, n'a, en certains endroits, que quelques mètres de largeur.

Les Lacédémoniens ou Spartiates étaient alors à la tête de la confédération grecque : trois cents d'entre eux, sous la conduite de Léonidas, reçurent ordre d'aller défendre le défilé des Thermopyles ; quatre mille Grecs des autres villes marchèrent avec eux : ainsi quatre mille trois cents hommes allaient disputer le passage à trois cent mille.

Xercès, arrivé aux Thermopyles, ne pouvait croire qu'un si petit nombre de soldats osât lui résister. Il écrivit à Léonidas : « Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce. » Léonidas répondit : « J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir. » Une seconde lettre du roi ne contenait que ces mots : « Rends-moi tes armes. » Léonidas écrivit au-dessous : « Viens les prendre. »

Xercès, outré de colère, ordonne à une de ses divisions d'aller prendre ces hommes et de les lui amener vivants. Quelques-uns des soldats courent à Léonidas et lui disent : « Les Perses sont près de nous. » Il répond froidement : « Dites plutôt que nous sommes près d'eux. »

Les troupes perses s'avancent ; les Grecs, en masse les enfoncent et les mettent en déroute. Pendant deux jours les attaques se renouvelèrent avec si peu de succès que Xercès commençait à désespérer de forcer le passage, lorsque, pendant la nuit, un traître vint lui découvrir un sentier par lequel il pouvait franchir la montagne et tourner la position des Grecs.

A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent : « Amis, leur dit Léonidas, partez en toute hâte ; ne prodiguez pas ici votre vie, dont la défense commune a besoin. Quant à nous, les lois de notre patrie ne nous permettent de quitter qu'avec la vie le poste qui nous a été assigné : nous avons reçu l'ordre de défendre le passage et nous le défendrons jusqu'à la mort. Ne croyez pas que

notre dévouement soit inutile. Il redoublera le courage des Grecs ; et, en apprenant à nos ennemis quel est le peuple qu'ils veulent asservir, il les glacera d'épouvante. »

Léonidas resta donc seul dans le défilé avec ses trois cents Spartiates. Ému cependant sur le sort de deux jeunes gens qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié, il donna au premier une lettre et au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone : « Nous ne sommes point ici, lui dirent-ils, pour porter des dépêches, mais pour combattre. » Il fut contraint de céder à leurs instances et de ne point leur ravir l'honneur de mourir pour la patrie.

Bientôt ces généreux guerriers virent fondre sur eux la foule innombrable des Perses. Léonidas succomba le premier après avoir immolé un grand nombre d'ennemis. Tous ses compagnons tombèrent, percés de coups, après avoir chèrement vendu leur vie.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante : il apprit aux Grecs le secret de leurs forces : l'admiration qu'inspirèrent ces héros fit naître un désir ardent de les imiter ; l'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées à une élévation jusqu'alors inconnue.

A l'endroit où furent ensevelis les héros des Thermopyles on érigea une colonne avec cette simple inscription : « Passant, va dire à Sparte¹ que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.

Flamma.

[IV^e siècle av. J.-C.]

Les Samnites² tenaient l'armée romaine comme assiégée dans un défilé d'où elle ne pouvait sortir sans être écrasée. Le consul délibérait pendant la nuit, avec les principaux officiers, sur les moyens d'échapper à ce péril extrême : « Il n'est qu'un moyen, dit l'un d'eux, nommé Flamma : que, pendant cette nuit, cinq cents de nos soldats aillent

1. Ou Lacédémone ; ce sont deux noms de la capitale de la Laconie dans le Péloponèse.

2. Les Samnites étaient un peuple d'Italie qui résista longtemps aux Romains, et les vainquit quelquefois.

se porter sur la seule colline dont l'ennemi n'est pas encore maître. Dès l'aurore, il se hâtera d'attaquer la colline : nos cinq cents hommes périront tous, mais en occupant les Samnites ils donneront au reste de l'armée le temps de s'échapper. — L'avis est excellent, dit le consul. Si cinq cents de nos soldats se dévouent, l'armée est sauvée. Mais qui les conduira à ce poste, d'où aucun ne devra revenir? — Moi, » s'écrie Flamma. Avec l'assentiment du consul, il choisit cinq cents braves, il les invite à venir mourir avec lui pour la patrie : tous répondent à cet appel. Ils vont, dans le plus grand silence, s'emparer de la colline; le lendemain, l'ennemi, pour les attaquer, dégarnit un passage par où le consul et l'armée s'échappent.

On dit que Flamma, couvert de blessures, mais respirant encore, fut sauvé par les ennemis, pleins d'admiration pour son courage, et qu'il rendit ensuite à sa patrie des services dignes d'elle et de lui.

Winkelried.

[1386.]

Léopold, duc d'Autriche, à la tête d'une puissante armée, était entré dans la Suisse, dans le dessein de l'asservir. Il rencontra l'armée des Suisses près de Sempach¹. Les Suisses étaient en très-petit nombre et très-mal armés. Les soldats de Léopold, tout couverts de fer, formaient un bataillon serré; leurs larges boucliers et leurs longues javelines, qui pouvaient se prolonger au dehors depuis le quatrième rang, rendaient le front de ce bataillon impénétrable autant que meurtrier. Immobiles à leur rang, ces soldats reçurent sur la pointe de leurs lances les premiers efforts de leurs braves ennemis, et toute l'impétuosité des Suisses vint échouer à plusieurs reprises contre ce rempart hérissé de pointes menaçantes. Déjà la phalange autrichienne, s'ébranlant avec un bruit formidable, menaçait d'envelopper la petite troupe des Suisses. La vue de leurs pertes et de leurs dangers affaiblissait déjà leur courage; et

1. Petite ville sur le lac du même nom, à 13 kilomètres de Lucerne.

leur irrésolution, en suspendant leurs coups, allait achever leur défaite.

Alors, l'un d'eux, Winkelried, s'écrie : « Amis, je vais vous frayer un chemin; je vous recommande ma femme et mes enfants. » Plus prompt que l'éclair, il court à l'ennemi, embrasse de toutes ses forces autant de lances autrichiennes qu'il peut en saisir, les enfonce dans sa poitrine, et traînant avec elles, en tombant, ceux qui les portaient, il ouvre à travers la phalange ennemie un passage où la foule des Suisses entre et se précipite. Leurs files étroites et serrées pénètrent dans les rangs autrichiens, qu'elles rompent et dispersent.

Vaincus par l'étonnement avant d'être frappés par le fer, les Autrichiens se culbutent eux-mêmes; ils tombent sans résistance, et la plupart expirent étouffés sous le poids de leurs lourdes armures. L'armée autrichienne est détruite, et Léopold trouve la mort dans les rangs ennemis.

Eustache de Saint-Pierre.

La ville de Calais fut assiégée par Édouard III, roi d'Angleterre, qui parvint à la réduire le 3 août 1347. Irrité d'avoir été retenu si longtemps au pied de ses murs, il refusa d'abord d'accorder aucune capitulation aux habitants. Il finit par se contenter d'exiger qu'on livrât à sa discrétion six des principaux citoyens, qui lui seraient présentés la corde au cou, et les clefs de la ville entre leurs mains.

Cette nouvelle jeta les Calaisiens dans la consternation. Il fallait envoyer à une mort certaine six de leurs compatriotes.... Sur qui le choix ou le sort pouvait-il tomber qui n'eût rendu des services à la patrie, et dont la perte ne dût faire verser des larmes à tous les citoyens? On ne pouvait se résoudre à prendre une résolution, lorsqu'un généreux citoyen pria ses compatriotes de permettre qu'il sacrifiât sa vie pour conserver la leur. Il se nommait Eustache de Saint-Pierre. Cinq autres imitèrent son exemple.

Ils se passent eux-mêmes au cou la corde qui devait être

l'instrument de leur supplice. On leur donne les clefs de la ville; on ouvre les portes; ils partent : tous les habitants les regardent du haut des murailles, et versent des larmes. Les six généreux citoyens paraissent devant Édouard; ils lui remettent les clefs de Calais. Édouard reçoit les clefs d'un air farouche, et ordonne qu'on livre les victimes au bourreau. Heureusement, la reine d'Angleterre, Philippine de Hainaut, était alors au camp; elle ne put souffrir qu'un ordre aussi horrible s'accomplît : à force de supplications et de larmes, elle obtint de son mari la vie et la liberté de ces six généreux Français.

D'Assas.

Le chevalier d'Assas, capitaine dans le régiment d'Auvergne, en 1760, fut chargé de faire une reconnaissance, pendant la nuit, à peu de distance du camp français, aux environs de Clostercamp, en Westphalie. Il s'avance dans les bois, au milieu de profondes ténèbres : tout à coup il sent que plusieurs épées s'appuient contre sa poitrine, et une voix murmure à son oreille : « Si tu dis un mot, tu es mort. » C'était une colonne ennemie qui s'avancait en silence pour surprendre les Français. D'Assas, rassemblant toutes ses forces, s'écrie d'une voix éclatante : « A moi, Auvergne ! ce sont les ennemis ! » Il tombe percé de coups, et l'armée française est sauvée.

Desilles.

Dans les premiers jours de la Révolution française, un régiment en garnison à Nancy s'était révolté. Un corps nombreux s'avancait pour rétablir l'ordre, et l'amnistie était promise à ces soldats égarés, s'ils rentraient dans le devoir. Déjà l'avant-garde n'était plus qu'à trente pas d'une des portes de la ville. Les factieux la défendaient avec deux pièces de canon chargées à mitraille. Tenant en main la mèche allumée, ils répondent par des cris de fureur à la sommation qui leur est faite de se rendre, et se disposent à faire feu sur les troupes.

Dans ce moment même, un jeune officier du régiment rebelle s'élançait au milieu de ces furieux, et s'oppose à l'exécution de leurs horribles desseins. Desilles (c'était son nom), voyant que ses instances sont vaines, et que les révoltés sont avides de répandre du sang, arrache de leurs mains les mèches enflammées, et, se plaçant sur une des pièces de canon qu'il couvre de son corps, il s'écrie : « Non, le régiment ne trahira pas la patrie ! » Cependant il s'aperçoit que les rebelles vont mettre le feu à la seconde pièce, distante de quelques pas de la première : il se jette alors au-devant de la bouche sur le point de vomir le carnage et la mort, en s'écriant : « Ce sont des Français, vos frères d'armes, et vous pourriez tirer sur eux !... Non : il faut avant tout que vous m'arrachiez la vie ! » S'apercevant que ce cri de l'honneur a fait quelque impression sur ceux qui l'entourent et qui demeurent immobiles, il retourne devant l'autre pièce de canon, à laquelle on allait mettre le feu, et déclare qu'on le tuera plutôt que de lui faire quitter le poste périlleux qu'il occupe. Mais cette résistance opiniâtre exaspère les factieux; irrités qu'un seul homme ose s'opposer à leurs résolutions, et cédant à la fureur qui les anime, ils tournent contre lui leurs armes parricides. Desilles tombe frappé de plusieurs balles et de coups de baïonnette. Quelques habitants de la ville, touchés de son sublime dévouement, se jettent sur cette noble victime qu'ils baignent de leurs larmes, et l'emportent dans une maison voisine, où bientôt le jeune héros expire, en répétant ces paroles mémorables : « Du moins je ne survivrai pas.... au déshonneur de mes compagnons d'armes ! »

Cependant le bruit de sa mort, répandu parmi les soldats égarés, fait succéder à leur rage la honte et le repentir. Elle est irrésistible cette impression que produit une action héroïque inspirée par le sentiment du devoir. Les chefs profitèrent de ce soudain changement pour faire rentrer les factieux dans l'obéissance, et la mort généreuse d'un jeune officier suffit pour empêcher une des principales villes de la France, et peut-être une province entière, d'être en proie aux horreurs de la guerre civile.

Schwardin.

[19 septembre 1793.]

Pendant les guerres civiles de la Vendée, une armée de quatre mille soldats, à Torfou¹, sous le commandement de Kléber, était poursuivie par vingt mille hommes appartenant au parti contraire. Kléber fait venir son ami le colonel Schwardin : « Tu vois notre situation, lui dit-il, va te mettre dans le ravin avec ton régiment; tu te feras tuer, mais tu me donneras le temps de sauver l'armée. — Oui, général, » répond Schwardin. Il part, s'embusque dans le ravin, soutient seul avec ses hommes l'effort des assaillants, donne à Kléber et à sa petite armée le temps de se mettre hors de danger, et meurt glorieusement avec tous ses braves.

La Palice.

[1521.]

Le brave la Palice, chevalier français, était commandant d'une citadelle assiégée par les Espagnols; il avait fait une sortie vigoureuse; couvert de blessures, il veut reprendre le chemin du fort, les Espagnols lui ferment le passage: alors il s'appuie contre une muraille et se défend longtemps. Cédant enfin au nombre, il tombe et est traîné expirant à la tente de Gonzalve de Cordoue, chef des assiégeants, qui le menace d'une mort prompte s'il n'oblige à l'instant les assiégés à lui livrer le fort. La Palice écoute tranquillement l'Espagnol, puis il dit: « Qu'on me porte au pied du rempart. » Là, il fait appeler son lieutenant:

« Cornon, lui dit-il, Gonzalve, que vous voyez, menace de m'ôter un reste de vie si vous ne vous rendez promptement; mon ami, regardez-moi comme un homme déjà mort; soyez fidèle à votre devoir envers le roi et la France, et défendez la place jusqu'à votre dernier soupir. »

Gonzalve, quoique transporté de fureur, n'exécuta pas ses horribles menaces: il aima mieux échanger contre un officier espagnol du même grade son prisonnier qui respirait encore. La Palice guérit, et devint maréchal de France.

1. Dans l'arrondissement de Baupréau, département de Maine-et-Loire.

§ XI. DEVOIRS DE FAMILLE.

PÈRES ET MÈRES.

Il y a dans la tendresse des parents pour leurs enfants quelque chose d'héroïque qui leur fait trouver dans la bonne conduite d'un fils une satisfaction toute personnelle. Ils lui savent gré de tout ce qu'il fait dans son intérêt bien entendu: ils le remercient du bonheur qu'il se donne. (B.)

Heureux les enfants que leur père conduit à la perfection, bien moins par la voie longue et difficile des préceptes que par le chemin court et facile des exemples! Image vivante de la vertu, il la rend sensible à leurs yeux. Ce n'est plus cette vertu élevée au-dessus de l'humanité, que les philosophes représentent assise sur un rocher escarpé, au bout d'une rude et périlleuse carrière: c'est une vertu présente, accessible, et, si l'on ose le dire, familière, que les enfants apprennent bientôt par goût et par instinct, qu'ils croient voir et sentir, et qui semble emprunter une forme corporelle, pour s'accommoder à la faiblesse de leur raison naissante, et pour exciter en eux, non pas une admiration stérile, mais une utile imitation. (D'AGUESSEAU.)

Réponse d'Agésilas.

Agésilas, roi de Lacédémone, un des plus grands hommes qu'ait eus la Grèce, courait un jour à cheval sur un bâton pour amuser son fils encore enfant. Un homme, témoin de cette scène, s'avisa d'en rire. « Mon ami, lui dit ce héros, ne te moque pas si vite: attends, pour juger la conduite d'un père, que tu sois père toi-même. »

Madame de Sévigné¹.

M^{me} de Sévigné aimait sa fille avec une tendresse passionnée. Lorsqu'elle fut obligée de s'en séparer, elle exhala ses émotions maternelles dans une foule de lettres qu'on a publiées après sa mort, et qui vivront à jamais comme des chefs-d'œuvre de sentiment et de style.

C'est dans ces lettres qu'on peut reconnaître quels trésors d'amour renferme le cœur d'une mère. A peine M^{me} de Grignan² est-elle partie avec son mari pour la Provence, que déjà M^{me} de Sévigné confie ses angoisses maternelles au papier, qui devient brûlant sous ses doigts. Tout d'abord « elle a senti de vingt lieues cet éloignement cruel, comme

1. Femme célèbre, morte en 1696

2. Fille de M^{me} de Sévigné.